

Discussion de la proposition de Jean Cournut

Auteur(s) : André Green - Bernard Penot - Christian Delourmel - Christian Seulin - Denys Ribas - Geneviève Veuriot - Jean Cournut

Mots clés : contre-investissement - désintrication pulsionnelle

André Green

La note de Jean Cournut aborde un problème qui paraît obscur. Ses observations sont utiles et, tout particulièrement, l'idée qu'il rappelle selon laquelle : « *La vie psychique est parcourue et animée par de grands courants d'énergie.* » Ce rappel du point de vue économique me paraît tout à fait actuel, encore, ajouterai-je, que si l'élément quantitatif importe, ce sont les transformations de la quantité en qualité qui me semblent les plus importantes à considérer.

Toutefois, il me semble nécessaire de rappeler que contre-investissement et désintrication appartiennent à deux ordres de phénomènes distincts si on veut les discuter sous l'angle de la métapsychologie freudienne. Le contre-investissement, autrement dit le refoulement, appartient à une sphère psychique constamment désignée par Freud comme relevant de la psychologie. Autrement dit, il s'agit d'un mécanisme dépendant du Moi.

Toutes autres sont l'intrication et la désintrication des pulsions. Car en effet, comme leur terme l'indique, intrication et désintrication appartiennent à la sphère pulsionnelle. Or la sphère

des pulsions est, par définition, différente de celle du Moi. Elle n'appartient pas aux mécanismes qualifiés par Freud de psychologiques, mais, je le rappelle, à un carrefour somato-psychique. Il ne fait pas de doute que, pour Freud, la force pulsionnelle est de plus grande magnitude que les défenses et, tout particulièrement, le refoulement. Le refoulement cède devant une poussée pulsionnelle trop importante qu'il ne peut contenir ou contre-investir. A fortiori, si on a affaire à une désintrinsication pulsionnelle, le résultat est toujours un renforcement des pulsions destructrices qui ne sont plus ni mitigées ni liées. La destructivité pulsionnelle vient donc à bout des fragiles digues du contre-investissement. Tout le reste est en conséquence de cette position. Le complexe de castration va, ou bien être simplement réactivé, ou bien débordé et, peut-être, transformé en menace de morcellement, la pulsion destructrice s'exerçant alors sur le Moi. Ceci n'enlève rien à l'intérêt des stratégies de contre-investissement ni à leurs coûts défensifs. Quand Freud utilise la métaphore de l'effraction traumatique, il parle d'une situation de blessure narcissique. Encore une fois, c'est ici le Moi qui est blessé, ce qui est au-delà de la menace de castration. Que la conséquence en soit la clinique des états de vide en est une conclusion logique. Mais au départ, il convient de rendre chacune de ces notions à leur contexte théorique.

Il va sans dire que je ne discute pas ici la vérité des opinions de Freud, mais que je me contente de rappeler les éléments qui sont nécessaires à la compréhension de ses positions théoriques.

14 janvier 2003

Réponse de Jean Cournut à André Green

Bien sûr, les transformations de la quantité en qualités sont les plus importantes à considérer; toutefois, dans la théorie comme dans la clinique et la pratique, on ne peut pas méconnaître que “tout dépend” (le mot est de Freud, maintes fois dans son œuvre, et encore en 1937 : on néglige le quantitatif et on a tort) de l’intensité des excitations somatiques diverses et variables que l’appareil doit élaborer, de la force pulsionnelle qui “pousse” plus ou moins et de la capacité des moyens de défense qui font ce qu’ils peuvent.

Je ne comprends pas le fragment de phrase : “le contre-investissement, autrement dit le refoulement”, mais si je constate qu’évidemment le contre-investissement est un opérateur psychique théorisé dès la première topique, je ne vois pas en quoi il serait absent de la deuxième quand on travaille en termes d’intrication-désintrication. Les questions d’intensité se posent tout autant, et sont tout autant prioritaires, concernant la force des pulsions d’après 1920 que celle de 1915. Le cas exemplaire est effectivement celui de la poussée de destructivité qui risque de faire sauter les contre-investissements, pas tous, Dieu merci. Les contre-investissements sur entre autres les formations de caractère protègent d’aventure contre le morcellement.

Quant aux effractions quantitatives, elles seront dites traumatiques quand précisément elles ne sont pas, ou plus, élaborables par un moi débordé et dégarni de ses butées et quand, au premier chef, le complexe de castration ne peut plus assurer sa fonction de prévention permanente. De fait, on quitte alors la clinique névrotique classique pour celle, narcissique, des traumas. Mais dans quelles limites et à partir de quels seuils ?

19 janvier 2003

Christian Seulin

Contre-investissement et investissement originaire

Jean Cournut rappelle dans son texte la fonction avant tout économique du contre-investissement et la juste place que le concept occupe dans la théorie. Chez Freud, trois « versions » du concept me paraissent dégageables :

- le contre-investissement comme moyen économique des défenses du moi et au premier chef comme garant du refoulement secondaire (1900, 1915).
- le contre-investissement comme moyen économique durable d'inscription du refoulement originaire (Le refoulement 1915).
- le contre-investissement comme déperdition économique, échouant à colmater une brèche psychique comme dans le cas de la douleur morale (manuscrit G, Inhibition, symptôme et angoisse 1926) ou du traumatisme par effraction du pare-excitation (Au-delà du principe de plaisir, 1920).

Ces trois « versions » pourraient se voir ramenées à deux cas de figure : le contre-investissement comme enjeu économique dans le conflit entre instances et le contre-investissement comme modalité économique de base, fondatrice de l'organisation psychique, susceptible d'échouer.

Le second cas de figure soulève de sérieuses difficultés, puisqu'il soulève, en particulier au sujet de la question de l'organisation du refoulement originaire, le problème des ponts entre investissement et contre-investissement. Le soma est certes le socle de la pulsion mais celle-ci est à construire dans sa

représentance psychique. Cette représentance dépend de l'articulation entre la poussée somatique et les expériences avec l'objet. La théorie de l'étayage suppose un détournement du besoin par la sexualité, une forme de subversion. Ne peut-on penser cette subversion à l'origine de la psychosexualité comme un investissement « à côté », en contre ? Comment situer ici une claire différence entre investissement et contre-investissement ? À l'occasion d'un saut qualitatif de l'investissement (entre poussée somatique et psychisation), l'investissement correspondrait-il au contre-investissement de ce qui l'a précédé dans la qualité ?

14 janvier 2003

Réponse de Jean Cournut à Christian Seulin

D'accord avec les trois acceptions proposées du contre-investissement, bien que la troisième me paraisse un peu trop pessimiste : la manœuvre est "susceptible d'échouer", certes, mais elle peut réussir (ce sont les cas que l'on ne voit pas !).

À propos du refoulement originaire, le contre-investissement apparaît selon Freud comme un big-bang énergétique fondateur de la psyché. Ce contre-investissement originaire précède et permet les investissements ultérieurs, directs et/ou en contre, positifs et/ou défensifs, plus ou moins intriqués et/ou désintriqués, c'est-à-dire le placement d'énergie sur les représentants pulsionnels.

Par ailleurs, que la psychosexualité soit subversive et dérange la tendance à l'inertie, c'est évident, mais de là à s'appuyer sur la théorie de l'étayage pour considérer cette psychosexualité comme le résultat d'un contre-investissement, en contre des pulsions de conservation, voilà une vaste vision théorique et ...

anthropologique. À suivre !

19 janvier 2003

Denys Ribas

Le contre-investissement comme paradigme de l'intrication pulsionnelle

Jean Cournut a bien raison de souligner la valeur exemplaire du contre-investissement comme protégeant de la désintrication pulsionnelle. En effet, par un investissement d'énergie libidinale en contre au service du refoulement, il articule une positivité - l'investissement - et une négation qui ressort de la pulsion de mort - le "contre". Ceci renforce l'architecture topique qui en a permis l'organisation, ce qui témoigne de la présence d'un surmoi fonctionnel protégeant le moi avec l'énergie du ça. L'excessive sévérité du surmoi est l'indication classique d'un travail analytique. Nous savons cependant aujourd'hui combien ce n'est pas le seul cas de figure, et que de nombreux patients souffrent au contraire d'une défaillance ou d'une perversion de l'organisation névrotique. Le masochisme du moi peut se substituer à l'autosadisme par le surmoi, installant un masochisme moral tenace, ou la problématique narcissique prime avec une instance surmoïque essentiellement du côté de l'idéal du moi, voire d'un moi-idéal plus adhésif. Il devient donc nécessaire d'explorer le devenir des pulsions lorsque l'attracteur œdipien échoue à mettre en forme la conflictualité psychique.

Jean Cournut a raison également de considérer l'économie, qui prime effectivement dans le psychisme, en rappelant le prix économique du contre-investissement, inhibition nécessaire mais

coûteuse. La psychasthénie en témoigne, qui peut conduire le psychisme névrotique à un état psychiatrique grave. Mais la pertinence de ce vide comme résultante ne veut pas dire qu'il décrit toutes les formes du blanc ou du vide psychique. Le vide dont parle Freud, lié aux contre-investissements de la blessure narcissique dans la mélancolie, est quant à lui surtout une conséquence de l'hémorragie narcissique.

Le désinvestissement de la représentation n'est pas un contre-investissement constructif s'il devient le moyen prévalent de se protéger de la douleur de l'absence, mais est alors une mutilation de la trame psychique elle-même. Le désinvestissement du moi ou sa coupure par clivage - la négation laisse alors la place au déni - n'est plus un refoulement qui relie tout en séparant de manière fonctionnelle permettant le compromis symptomatique et son intrication des pulsions. S'il reste une minime solution de continuité, celle-ci ne permet plus les échanges économiques vitaux. La schizoïdie, comme la superficialité liée aux barrières autistiques décrites par Frances Tustin et Donald Meltzer ne sont pas une psychasthénie extrême.

Sur le plan épistémologique, je ne mettrais donc pas l'opposition investissement/contre-investissement sur le même plan que l'opposition intrication/désintrication pulsionnelle. La seconde décrit en termes de dualité pulsionnelle (dans la seconde théorie des pulsions) le niveau de la situation organisée dialectiquement par la première sur le plan topique. L'opposition dialectique montre une conflictualité d'excellente qualité.

Une métaphore sociale illustrera notre propos : si l'opposition recueille autant de sièges que la précédente majorité dans une assemblée démocratique, le parlement s'en trouve paralysé, ce qui

est grave. Mais cela n'a rien à voir avec la situation où les électeurs ne vont plus voter, ayant désinvesti leur... représentation.

Enfin le terme de « butée » me semble un peu figé pour décrire la valeur d'intrication organisatrice du couple investissement/contre-investissement. Je préférerais en souligner la valeur protectrice pour marquer mon accord avec Jean Cournut sur ce point effectivement essentiel. Une butée contre la désintrication me semble plus être la fixation, comme l'illustre la clinique psychosomatique lors des désorganisations. Ce qui me permet de demander à Jean Cournut : dans quelle mesure les contre-investissements participent-ils aux fixations ?

20 janvier 2003

Réponse de Jean Cournut à Denys Ribas

Ce forum est décidément bien intéressant et instructif. Dernière en date en est la preuve qu'apporte Denys Ribas à propos du contre-investissement dont - excellente proposition - il repère que le "contre" "ressortit" (plutôt que "ressort" ?) à, ou de, la pulsion de mort, ce qui est une manière appréciable de placer cette notion énergétique, axiale dans la première topique, et trop souvent négligée, dans la deuxième topique, celle de la dualité pulsionnelle au sein de laquelle le contre-investissement continue de pouvoir désigner des butées (ou si l'on veut en termes nautiques : des filins de survie, ou encore en termes de plongée : des paliers de décompression) encore plus nécessaires - c'est cliniquement exact - dans ces problématiques narcissiques nouvellement étudiées depuis que l'on avait oublié Kretschmer et ses sensibilités.

Ceci nous emmène à distinguer le vide névrotique et celui consécutif à l'hémorragie narcissique "mutilation de la trame psychique" provoquant le recours en urgence à des clivages divers et onéreux. Mais précisément, avant de cliver, investir en contre - fût-ce dans la bonne foi consciente et le désespoir inconscient - n'est-ce pas une tentative, ultime certes mais qui maintient une cohésion narcissique de ... survivance. Un chansonnier avait bâti son numéro sur le thème : j'ai été refusé comme premier chanteur à l'Opéra parce que j'avais un panaris et il exhibait son doigt et son pansement. Il ne clivait pas, il ne désintriçait pas, il colmatait son hémorragie narcissique par un contre-investissement, stupide certes, mais faut bien sauver son ... chant du cygne.

Au fait, on dit des électeurs qui s'abstiennent de voter qu'ils vont à la pêche, manière sans doute de ne pas faire la révolution mais seulement de ne pas lancer le bouchon trop loin, un contre-investissement suffit. S'ils allaient systématiquement à la pêche, cela s'appellerait de la compulsion à répéter des investissements d'autrefois, fixés, persistants et sans doute devenus anachroniques du fait de fixations qu'ils ont contribué à verrouiller - et réciproquement. Ils ne sont plus guère fonctionnels et ne protègent plus - ou trop bien mais trop cher - contre les fluctuations désintriçantes.

23 janvier 2003

Christian Delourmel

Le contre-investissement : plusieurs modèles ? Autour de la proposition de Jean Cournut.

Jean Cournut fait bien apparaître la nécessité qu'il y a de réfléchir sur les modèles métapsychologiques du contre-investissement dont, comme il le laisse entendre, l'organisation est différente selon que le fonctionnement psychique se trouve sous l'égide du refoulement ou s'il se trouve grevé par une problématique limite. Le modèle freudien "1ère topique" permet de penser, de façon cohérente et utile cliniquement, l'organisation et la fonction du contre-investissement quand la différenciation affect/représentation souple permet le jeu du refoulement. Dans ce type de fonctionnement psychique, la mobilité de ces "butées énergétiques" que sont les contre-investissements témoigne de la permanence du travail de symbolisation primaire : le patient peut se risquer en séance à un discours associatif. L'hypothèse de Jean Cournut dans laquelle il évoque le complexe de castration "comme un contre-investissement sur un scénario phobogène" est congruente avec ce modèle de contre-investissement, et rejoint la conception du complexe de castration "dans sa fonction d'organisateur de l'intrapsychique" que lui et Monique Cournut ont développé.

Par contre, dans la problématique limite, où la mise en crise des limites dedans/dehors est majeure et constante le complexe de castration perd son caractère structurant. Aux angoisses rouges focalisées du couple angoisse de castration/angoisse de pénétration, font place les angoisses blanches diffuses du couple angoisse de séparation/angoisse d'intrusion. Le refoulement n'est plus opérant dans ce monde psychique où règne "l'indiscrimination affect/représentation" (Green), et le moi, pour pallier aux failles dans le travail de symbolisation primaire, est contraint de faire appel à des défenses plus radicales et à des modalités de contre-investissement différentes de celles qui

s'organisent en s'étayant sur le refoulement. Face à la montée de l'excitation, dont la potentialité traumatique réside dans l'incapacité où se trouve le psychisme de mettre en œuvre les opérations permettant le jeu des transformations qui lui permettrait d'acquérir la qualité pulsionnelle, c'est-à-dire de se psychiser, le moi doit recourir à des « bastions défensifs auxquels le moi se cramponne » ; il doit se suspendre à des contre-investissements dont la rigidité et la fixité est à la mesure du gouffre psychique qui menace, de la "crainte de l'effondrement" qui sourd des failles qui fragilisent les assises narcissiques du moi.

Dans ces conditions, le modèle "première topique" du contre-investissement ne convient plus pour rendre compte de sa métapsychologie dans ces situations limites, et Jean Cournut insiste à juste titre sur la nécessité d'autres modèles (en deuxième topique ?) pour en penser la métapsychologie. Il évoque à ce propos un article récent de André Green (« la position phobique centrale »), dans lequel ce dernier expose de façon convaincante une modalité de contre-investissement chez des patients borderline. Il résiderait dans un évitement associatif, dont le but est d'empêcher l'effet de potentialisation traumatique résultant de la mise en relation psychique par le processus associatif de traces traumatiques précoces et/ou tardives. Une façon pour le patient d'anticiper et de prévenir le risque d'implosion psychique, conséquence de cette mise en relation.

Les patients limites font aussi appel à d'autres modalités de contre-investissement. L'une d'entre elles consiste à organiser les formes expressives de leur discours en discours narcissique. Je ne peux ici que renvoyer à l'étude qu'en a faite André Green dans ses développements autour du "style du narcissisme transférentiel" où

il aborde “la question du narcissisme dans le transfert sous l’angle du style discursif propre au narcissisme et propre à chaque patient”. Il y montre en particulier comment l’organisation narcissique du discours a pour fonction d’assurer les limites du patient en opposant par ce discours-béton un mur à l’analyste dont la seule présence est vécue comme une intrusion insupportable. Cette façon de considérer le discours lui-même comme contre-investissement rencontre une proposition de René Diatkine pour qui le discours du patient en séance devait être conçu “comme une formation réactionnelle (dont) l’effet économique est important, un contre-investissement”.

Il m’est arrivé à plusieurs reprises de constater chez des patients dont le discours était à prédominance de type narratif-récitatif, qu’ils redoublaient cette défense dans les formes expressives de leur discours par le surinvestissement d’une histoire traumatique plus ou moins tardive, attendant sexuel ou deuil, à laquelle ils continuaient de s’accrocher malgré le travail interprétatif. Certes, j’entendais bien qu’une des raisons de leur suspension à des récits d’évènements où ils se représentaient dans une situation où ils avaient été victimes de l’autre (de son abandon ou de ses désirs) était de les maintenir à l’abri de l’angoisse de se reconnaître sujet de leurs désirs incestueux. Mais dans plusieurs cas, des éléments m’avaient permis de faire l’hypothèse de la présence en eux de traces traumatiques précoces, type deuil blanc. Je m’étais demandé si la rigidité de ce contre-investissement de leur histoire traumatique ne résidait pas aussi dans le fait que cet événementiel offrait à la « mémoire amnésique » du traumatique précoce en quête de figurabilité, en s’y réverbérant, les possibilités d’une actualisation ayant valeur d’ersatz représentatif. Le patient s’y cramponnant avec d’autant plus d’énergie que lui

manquaient les moyens psychiques pour engager un travail interne de figurabilité de représentation. Cet événementiel, mémorable préconsciemment, offrant au hors mémoire, au hors temps, et au hors topique du trauma infantile enfoui dans les limbes psychiques, un espace pour une dramatisation, un déploiement scénarique dans des séquences temporelles.

Je me suis demandé aussi s'il ne s'agissait pour ces patients, d'empêcher, par cet accrochage à ces bastions défensifs, la survenue d'une autre forme de contre-investissement, beaucoup plus coûteuse pour le psychisme. Celle à laquelle le moi peut avoir recours dans certaines situations extrêmes, quand tous les autres recours sont épuisés et débordés. Il arrive parfois que le moi, en manque d'une dynamique pulsionnelle introjective, soit acculé en ultime recours, pour échapper à la douleur de l'implosion que suscite l'objet, par sa présence comme par son absence, à une politique du désespoir dont la stratégie consiste à investir de façon permanente le désinvestissement désobjectalisant. Cette réaction massive et indifférenciée du moi qui recourt, dans l'inconscience la plus totale, à un auto-dynamitage permanent de ses matrices représentatives, l'enferme dans un cercle vicieux dans lequel il s'enlise, et le soumet au choc en retour du quantitatif dont la violence traumatique est à la mesure de l'énergie libérée par la déflagration de la représentation de soi qui voit voler en éclats tous ses potentiels de liaison. Le moi peut se cramponner longtemps à cette politique de Gribouille, tant qu'il ne rencontre pas des conditions favorables lui permettant un dégel suffisant de ses potentialités introjectives pour redynamiser le jeu pulsionnel du double retournement, et réanimer ainsi le travail de figurabilité, de représentance, dont le déploiement est seul capable de permettre au moi de sortir de cet enfermement

défensif qui ne fait qu'aggraver le danger auquel il tente d'échapper.

24 janvier 2003

Réponse de Jean Cournut à Christian Delourmel

Les modalités de contre-investissement sont effectivement diverses et variables selon les topiques et les cliniques. C'est ainsi que l'on contre-investit sur des fantasmes de castration, des phobies centrales, des "formes expressives du discours" (exclamation et superlatif de la passion ou morosité du vide), sur le discours même, sur la capacité d'investissement, sur les fixations de jadis, ou encore sur une construction délirante, comme Schreber qui se "guérit ainsi de sa stupeur confusionnelle initiale". On serait tenté d'ajouter : etc.

Toutefois mon problème théorique n'est pas tant de repérer sur quoi on investit en contre, à la place et à côté, mais plutôt de revaloriser cette idée de contre et de bastions défensifs s'intercalant dans la binarité cliniquement trop simple des mouvements d'investissements-désinvestissements (et encore conviendrait-il de nuancer mobilité, qualité, intensité et coût de ces mouvements dans la vie psychique, surinvestissement compris.

Du reste, le modèle chez Freud de bastions défensifs auxquels "le moi se cramponne" est présenté en 1925, dans l'addendum d'I.S.A., et encore dans l'Abrégé.

3 février 2003

Bernard Penot

Destins pulsionnels

La proposition textuelle de Jean Cournut est cohérente et elle a le mérite de la clarté. Mais j'ai fortement envie de réagir à ce qu'elle sonne comme un éloge de la formation réactionnelle. "La formation réactionnelle, c'est la santé (psychique)", croit-on entendre ! Surgit aussitôt chez moi un argumentaire contestataire que je vais m'efforcer de sérier très succinctement.

1 - D'abord je pense de moins en moins que le refoulement et les formations réactionnelles qui aident à le maintenir constituent le destin pulsionnel le plus subjectivant. Sans vouloir reprendre ici le creuset des retournements-renversements pulsionnels où la subjectivité ne cesse de s'étoffer en rapport aux objets(-partenaires), je me suis plus particulièrement intéressé à cet autre destin principal, la sublimation (après le congrès de Montréal). C'est justement une "solution pulsionnelle" pour laquelle Freud tient à préciser que le refoulement ne lui est aucunement indispensable. La satisfaction y est effective, de l'ordre d'une jouissance sans décharge sexuelle (et qui concerne au plus près le débat que nous menons ici, sinon qu'est-ce qui nous pousserait à y investir cette énergie au-delà de nos heures de travail ? etc.) Toujours est-il que le rôle de la formation réactionnelle dans cette "transformation de but" réussie ne me semble guère évidente.

2 - La lecture de Jean m'a aussitôt fait penser combien peu le renforcement des formations réactionnelles constitue l'objectif ordinaire de mes efforts d'analyste en séance. Et par ailleurs (mais dans le même sens), combien peu lesdites formations sont considérées comme une qualité majeure lorsqu'on les constate chez un collègue psychanalyste ! On attend bien plutôt de celui-ci qu'il fasse preuve de dispositions d'esprit, disons, suffisamment

déliées. Est-ce naïveté de croire que nous sommes à peu près tous d'accord pour considérer le processus d'une cure comme une séquence de déliaisons-reliaisons ?

3 - Voilà lâchés les termes : "liaison-déliaison", quoique Jean préfère s'en tenir, dans son texte, à la terminologie (économico-dynamique) de l'intrication-désintrication - pulsionnelle stricte donc, comme André Green le lui rappelle. Je profite de l'occasion pour emboîter (partiellement) le pas à Paul Denis [RFP, n° 5 spécial-congrès 2002] qui conteste la notion de "pulsion de mort". Sauf que je tire d'autres conséquences de la considérer doublement mal nommée. D'abord parce qu'en tant qu'antagoniste dynamique d'éros-liaison, elle ne constitue bien évidemment pas une pulsion particulière et ensuite parce qu'elle est, comme déliaison, indispensable à toute opération de subjectivation. De sorte qu'il n'y a aucune raison de la spécifier "de mort", pas plus en tous cas que son antagoniste libido-liaison, étant donné qu'une liaison sans contrepartie ne pourrait produire qu'une sorte d'implosion télescopante sans mouvement subjectif possible, par conséquent tout aussi mortifère !... Jean Laplanche, s'est déjà exprimé dans ce sens, mais il est clair que continuer à considérer la déliaison comme ayant valence mortifère exclusive porte effectivement à chercher la vie dans la bonne vieille formation réactionnelle. Il est capital de réexaminer la nécessité perçue par Freud d'un antagonisme à l'éros-liaison dont je pense que Paul Denis a tort de croire pouvoir se passer. D'abord il semble difficile de concevoir que la déliaison se produise sans qu'une force s'exerce dans ce sens - c'est sans doute cela l'intuition majeure de Freud à partir de 1920, consécutivement à sa découverte du narcissisme. Cette force de déliaison a été d'emblée posée par lui comme anti-narcissique et c'est en ce sens

qu'il pu la dire "de mort". Sauf qu'elle s'avère en même temps indispensable à la subjectivation - à l'ex-sistence comme y insistait Lacan. On retrouve ici la place centrale de "La négation" posée par Freud (1925) comme opération fondatrice de la subjectivité humaine. On voit qu'elle constitue en elle-même une liaison paradoxale puisqu'en même temps dé-liante ! Elle fournit le modèle d'une intrication liaison-déliation. Tandis que le déniclavage ne laisse quant à lui jouer que la déliaison.

Mais concevoir le maintien d'un clivage comme relevant d'un défaut de liaison, symbolique, laisse là encore peu de place à l'idée de formation réactionnelle

4 - La déliaison s'illustre dans un autre processus psychique majeur : le processus de deuil. Comme il consiste pour l'essentiel à opérer un certain détachement par rapport à un objet perdu alors qu'investi libidinalement, on peut supposer qu'une force de déliaison doit être mise en jeu pour l'accomplissement d'un tel travail. La comparaison de Freud entre deuil et mélancolie est là-dessus éclairante : tout se passe en effet comme si l'état mélancolique réalisait une sorte de prise en masse d'un rapport haineux (libidinal donc) avec comme caractéristique majeure un manque de détachement, précisément. La mélancolie semble fournir un bel exemple du fait avancé par Laplanche que le "mortifère" peut aussi bien résulter d'un défaut de mise en jeu de la déliaison...

Inversement, on sait que la moitié des grands hommes de lettres du XIXème siècle étaient orphelins précoces. Je dirai pour finir (rapidement) que la remarque d'André Green me paraît toucher à ce point capital : les procédés défensifs propres au moi, formations réactionnelles ou autres, ont fort peu d'influence

qualitative sur les destins pulsionnels - et j'ajoute : sur la créativité en général.

15 février 2003

Commentaires de Jean Cournut sur les propos de Bernard Penot

Les formations réactionnelles procèdent des mouvements de contre-investissement. En ce sens elles constituent, du point de vue économique, une défense réussie, mais personne n'a dit que c'était un critère de "bonne santé" psychique. Question de nuances et de variations d'intensité : agressivité ou pitié, honnêteté ou scrupulosité inhibante, phobie protectrice ou invalidante, fixation souple ou rigidifiée ? Personne ne dit non plus que "l'objectif ordinaire" de l'analyste est de renforcer le caractère des patients, alors que la cure est effectivement une "séquence de déliaisons-reliaisons".

Je ne m'embarquerai pas ici dans un débat sur la pulsion de mort ; je remarquerai seulement que dans un tel débat on néglige trop souvent de prendre en compte les effets des excès de la force pulsionnelle susceptibles de produire de la déliaison mortifère, localisée ou généralisée. Par chance persistent des butées de contre-investissement qui conservent de la vie psychique, sous réserve évidemment qu'elles ne soient par trop rigidifiées. Là encore, retour à la question précédente en termes de nuance et d'intensité.

Dans le travail de deuil, on repère effectivement des désinvestissements de l'objet perdu, mais Freud précise bien

qu'ils sont progressifs, fragmentaires, traits par traits, avec la production de fantasmes d'identification inconscients à l'objet perdu (cette production ne serait-elle pas, du point de vue économique, un processus de réinvestissement en contre?).

Quant à la proposition concernant le peu d'influence des procédés défensifs sur les destins pulsionnels, je pense que l'on pourrait soutenir le contraire ou tout au moins la nuancer : les procédés défensifs ont une influence quantitative et qualitative sur les destins pulsionnels dans la mesure de leurs relations étroites et simultanées avec la poussée des excitations brutes et les variations d'intensité des forces pulsionnelles. La créativité se joue dans ces rapports de force.

26 février 2003

Geneviève Veuriot

Défenses et contre-investissement

Dans le prolongement de la proposition de J. Cournut, il me semble qu'à la question de l'évaluation de la nature du contre-investissement et de son coût énergétique, souvent élevé, sont indissolublement liées, dans la perspective d'une "pensée clinique" l'évaluation de sa fonction d'une part et d'autre part ses conséquences au cours d'une "stratégie thérapeutique".

Si nous nous plaçons sur un plan dynamique, butée, verrou, étayage, doivent-ils être travaillés de la même façon ?

Pour plus de clarté, je vais faire ici une distinction qui me semble artificielle, parce que chez la majorité de nos patients, plusieurs registres de fonctionnement ne s'excluent pas et peuvent tout à

fait coexister et/ou se succéder. Dans un registre d'organisation plutôt névrotique, le travail analytique sur le contre-investissement-butée énergétique venue renforcer le refoulement, devrait permettre sa levée ainsi qu'une mobilisation plus souple des défenses, une tolérance accrue aux mouvements pulsionnels. Mais quand il est question de verrou faisant barrage à un risque d'hémorragie narcissique ou de délibidinalisation (comme peuvent le représenter certaines histoires traumatiques ou des récits narratifs selon la proposition de C. Delourmel), quand il est question d'étayage vital comme peuvent l'offrir certains traits de caractère ou de comportement, il me semble que la prudence est nécessaire.

Nous savons bien que pour nombre de nos patients, plus les défenses mises en place sont rigides et monocordes, plus la fragilité sous-jacente est grande et l'émergence de la destructivité proche (Green). Le travail avec ces patients peu enclins à la souplesse psychique nous permet de penser leurs contre-investissements comme des moyens de lutte efficaces vis à vis de risques majeurs de désorganisations psychiques et/ou somatiques, d'irruptions délirantes. Le contre-investissement, même d'un prix exorbitant, peut alors être la moins mauvaise solution que ces patients ont trouvé pour faire face à ce qui les menace. À ce titre, ne devons-nous pas les prendre en compte et les respecter parfois pendant longtemps ?

18 mars 2003

Réponse de Jean Cournut à Geneviève Veuriot

La question de la stratégie dans la conduite de la cure est essentielle et difficile puisqu'elle est liée à la fois aux options

théoriques et au contre-transfert.

Dans les organisations dites névrotiques (ou dans les mouvements névrotiques de la cure) quand le contre investissement renforce le refoulement, l'interprétation du "contre, à la place et à côté" aide à la levée du refoulement. Par contre, quand les contre investissements semblent protéger contre les hémorragies narcissiques, les effondrements, les désorganisations, les déliaisons, la prudence effectivement s'impose.

C'est pourquoi, dans cette perspective, je me méfie des interprétations trop directes, qui, sous prétexte de faire sauter un "verrou", cassent le travail associatif et ferment le débat, alors que bien souvent des questions non intrusives, des reprises de mots, des rappels interrogatifs de rêves et de souvenirs me paraissent moins offensifs et plus liants. Que la butée devienne étayage pour continuer : c'est alors l'investissement des paroles de l'analyste qui sert de nouveau contre-investissement moins onéreux pour le fonctionnement psychique.

24 mars 2003

Bernard Chervet

Contre, tout contre

Le plaisir est grand de retrouver dans cette proposition théorique de Jean Cournut, la poursuite de sa réflexion déjà engagée dans un texte de référence, "*Les deux contre-investissements de l'excitation*", publié dans le n° 39 de la Nouvelle Revue de Psychanalyse.

Si, dans ce dernier, il montrait toute l'importance de la

conjonction des narcissismes secondaire et primaire dans leurs fonctions contre-investissantes respectives, il pose aujourd'hui deux questions théoriques fondamentales : celle de la nature économique du "contre", et celle du "contre quoi" la première s'effectue. En décondensant le concept, il invite à différencier deux notions référées chacune à une réalité distincte : un double investissement ayant une fonction de "contre" et une qualité propre aux investissements du ça, exigeant une telle fonction.

En introduisant le célèbre "tout contre", je prolonge la question de Jean Cournut par celle de la finalité des fonctions contre-investissantes, de la téléologie du fonctionnement psychique.

Ainsi, si le premier "contre" évoque un rôle au service de la "conservation psychique", le second affirme que cette dernière ne peut être considérée comme une fin, mais bien comme un moyen indispensable pour atteindre d'autres buts du fonctionnement psychique.

Certes, la notion de conservation a-t-elle évolué dans l'œuvre de Freud ; elle s'est d'abord attachée prioritairement à la grande fonction organique, au narcissisme et aux pulsions du moi. Toutefois, l'abord du facteur traumatique inhérent à la régressivité de la pulsion sexuelle, a permis à Freud d'approcher une autre conservation ; non plus celle du retour au même, une conservation en l'état actuel, celle des acquêts ; ni celle du retour aux origines, à l'état inaugural et initial, pensé en terme de narcissisme absolu et de retour à la vie intra-utérine ; mais bien celle, redoutable, du retour à un état antérieur, une tendance dite "conservatrice", mais jusqu'à l'inorganique. Se dessine là, dans l'espace des coordonnées du négatif, une "mémoire" de l'inorganique.

Toutes les logiques de la satisfaction, du plaisir, de la calmance, de l'éconduction se trouvent convoquées et exigent dès lors d'être différenciées. L'investissement "contre" trouve là sa justification et, comme le rappelle Jean Cournut, Freud n'aura dès lors de cesse, tant pour les activités psychiques diurnes que pour celles nocturnes, de rappeler, non seulement l'existence, mais l'indispensable nécessité du maintien de tels investissements nommés contre-investissements.

Bien plus que d'assurer un lien à tel ou tel élément, contenu ou objet interne, il s'agit d'assurer l'existence même des investissements au cœur du ça, de l'économie du ça ; tel est le rôle des contre-investissements primaires et secondaires. Les investissements du ça, sexuels, sont effaçables car réversibles. Il convient d'en assurer la constance et le renouvellement. C'est la fonction des contre-investissements issus tant des investissements sexuels du corps que de ceux sexuels d'objet. Et Freud d'étendre à la fin de son œuvre cette fonction aux processus existant à l'intérieur même du ça.

Toutefois ces investissements "contre", dont la fonction conservatrice est dès lors compréhensible, sont eux-mêmes issus d'une mutation libidinale. Leur libido spécifique est une libido liée qui a subi une modification quant à la tendance première de toute libido sexuelle à l'éconduction, à son extinction par réversibilité. La tendance de la libido à s'investir n'est ni première ni certaine.

C'est par leur nature même de libido "conservée" qu'ils assurent leur fonction conservatrice envers une autre part de libido qui, elle, est restée déliée. Ce travail d'une part de la libido ainsi transformée contre une autre partie restée sexuellement libre ne peut se concevoir que présidé par un impératif qui va exiger cette

bipartition dans le but de réaliser cette fonction grâce à une telle mutation-transposition. Toutefois les choses n'en restent pas là, heureusement ; et Jean Cournut me le concèdera volontiers ; ce même impératif exige qu'une orientation de la libido libre, cette libido du ça, ait lieu vers les objets, certes de façon intermittente ; et qu'elle trouve ainsi par de tels investissements objectaux de nombreuses issues satisfaisantes et productrices.

Le contre-investissement, avec ses deux composants primaire et secondaire, est donc un intermédiaire entre une extinction libidinale sans destin psychique et une objectalisation grosse des diversités érotiques, directes ou inhibées quant à leur but, qu'offre le monde.

Encore un mot ; ce contre-investissement est donc le résultat d'un travail qui, tout en fondant son économie spécifique, réalise dans le même mouvement la fonction contre-investissante. Les qualités de ce travail sont perceptibles pour tout un chacun par les sensations, les éprouvés, les ressentis mentaux (les sentiments), les affects. Parmi ces derniers, trois se distinguent nettement. Ce sont les affects typiques, la honte, la douleur (morale) et la culpabilité ; typiques en effet justement des contre-investissements, des mouvements et vacillements du travail qui les constitue. Ce sont ces derniers qui sont au centre de toute cure analytique et donc du travail du psychanalyste.

Ces affects typiques sont les indices de la qualité du fonctionnement mental, qualité dont le but n'est certes pas le fonctionnement lui-même mais bien la production de cette prime d'investissement érotique, au devenir imprévisible, échappant à la psychanalyse.

18 mars 2003

Réponse de Jean Cournut à Bernard Chervet

Dans “contre-investissement”, il y a “investissement”, donc “objectalisation grosse des diversités érotiques etc.” directe ou à côté, il y a aussi “contre”, ce qui effectivement pose un problème d’absolutisme métapsychologique. Le CI est protecteur de la vie psychique, mais jusqu’où? La meilleure, si l’on peut dire, protection antipulsionnelle étant l’inertie, la logique du modèle dit “contre-investissement” le verrait conservateur jusqu’au retour à l’inorganique. Un contre ... à mort (je rappelle au passage que l’on y trouverait toute la clinique de la “défonce”). Toutefois, l’absolutisme est le plus souvent rad-soc, c’est-à-dire en négociations de liaison-déliaison, intrication-désintrication, Eros-Pulsion de Mort. Pour le moment, ce sont comme disait Freud, les bataillons les plus forts qui tiennent. Ensuite, qui vivra verra...

26 mars 2003